

ENTREVUE

Rencontre avec Brigitte ANDRÉ, Innue
réalisée par Francine VINCENT, le 2 avril 2024.



ÊTRE NOMADE ET SE DÉPOSER DANS LA PAIX

Liminaire :

Brigitte est autochtone, Innue, de la communauté de *Uashat mak Mani Utenam*. La communauté a deux villages, *Uashat* (La Baie) à Sept-Iles, et à environ 15 kilomètres de là, *Maliotenam* (Village de Marie), où elle demeure.

Dans son enfance, Brigitte a vécu majoritairement dans la forêt. Quand on a une vie de nomade, comment prendre le temps de se déposer? De se reposer? De se connecter à sa vie intérieure?

Parle-nous de toi. Qui es-tu Brigitte?

Moi, je suis autochtone, je suis Innue, de la communauté de Uashat mak Mani-utenam. Je demeure à *Maliotenam*, hors de la ville, tout près de la mer, avec un petit boisé derrière la maison. J'ai toujours demeuré hors de la ville.

J'ai une belle famille. J'ai cinq enfants vivants, 13 petits-enfants et un 14^e est attendu pour cet été. Ce sont en majorité des filles. Il n'y a que deux petits gars. Ça signifie que je vais avoir toute une lignée! Les petits vont venir chez moi parce que les filles sont proches de leur mère. Et les petits collent chez Mamie à ma plus grande joie. Je ne suis jamais seule, il y a toujours quelqu'un. Il m'arrive aussi de garder les enfants, pas les petits bébés, mais ceux de trois ans et plus. J'aime être entourée d'enfants.

Comment ça se passe la vie au quotidien d'une Innue? Tu pourrais me la raconter à partir ton enfance, de la vie avec tes parents?

Ma famille est composée de 13 enfants. Moi, je suis la 13^e, la plus petite. Mon père était reconnu comme un très grand chasseur. Nous avons toujours vécu dans le bois, jusqu'à la venue du fameux pensionnat qui a tout arrêté cette façon d'élever des enfants. À cause du système, mes sœurs allaient au pensionnat. Elles y entraient à l'âge de 5 ans. Étant la dernière, mes parents m'ont gardée plus longtemps avec eux, plus longtemps que mes frères et sœurs. Je devais avoir 9 ans quand je suis entrée à l'école. J'étais la plus grande de ma première année, c'était très gênant. Les autres me regardaient bizarrement et devaient se dire entre eux : « D'où elle arrive celle-là ? ».

Mes frères et sœurs aînés ont grandi avec mes parents. Ils connaissaient le bois et toute la vie de nomade. L'autre moitié, les plus jeunes, sont allés au pensionnat. On les voyait en décembre, à l'occasion de Noël et ils repartaient au début de janvier, 3 semaines après, vers le 4 janvier. On était quand même une famille très coupée. Je n'ai pas eu beaucoup de liens avec mes frères et mes sœurs, à cause du pensionnat. Mais j'ai eu beaucoup de liens avec mes parents. Quand mes frères et sœurs s'en allaient pour le pensionnat à l'automne, on se préparait nous autres pour partir. Le territoire de chasse de mon père était au nord du Labrador.

C'est fascinant! De Sept-Îles au bout du Labrador! Tout un périple!

En 1957, le chemin de fer a ouvert. Mon père en a profité pour déménager à Schefferville. Nous nous sommes rapprochés de l'intérieur des terres. Mais avant cela, c'était tout un voyage. Pour se rendre sur les terres de mon père, il fallait faire ça vite. Nous partions à la fin du mois d'août, un peu après le 15 août, parce que l'évêque venait pour la fête de la Vierge Marie. On fêtait et peu de temps après, on se préparait pour le voyage.

Comme je le disais plus tôt, mon père était chasseur. La chasse le faisait vivre, lui et toute sa famille. Nous étions nombreux. Il faisait aussi la trappe et la pêche. Il fallait qu'il nourrisse toute sa famille. Il apprêtait la viande pour pouvoir la garder le plus longtemps possible. Quand on revenait du Labrador, il fallait avoir des provisions pour le restant de l'année. Mon père nourrissait sa famille, et il en donnait. Mon père était d'une grande générosité. Il pensait à lui, à l'autre, aux aînés. Certains n'étaient plus capables d'aller à la chasse. Ma mère préparait des petits sacs de victuailles, un pour madame Untel, l'autre pour le voisin, etc.

Nous, on a de la misère à imaginer cela. Si je veux avoir un nouveau manteau, je dois travailler et gagner des sous pour pouvoir l'acheter... Toi si tu avais besoin d'un nouveau manteau?

Mes parents le faisaient! J'étais toute petite et j'avais un manteau de fourrure en castor. Puis, ma mère m'en a fait un en caribou. Lui c'était mon préféré, en caribou. Parce qu'il avait des oreilles... Ma mère m'avait dit : Je vais te faire un manteau, et il va être chaud. Je vais le faire en caribou. Ton père va aller tuer un caribou. Papa n'osait pas tuer un jeune caribou. Il voulait le laisser grandir. Mais cette fois-là, il a dit oui pour que maman puisse faire mon manteau.

J'ai dit à maman : s'il n'y a pas la queue et les oreilles, je n'en veux pas du manteau, je ne le mettrai pas. Alors mes parents ont tout pris le jeune caribou pour me faire un manteau avec une petite queue et des oreilles.

Quand tu partais vers le Labrador avec tes parents, il fallait détenter et remonter la tente à tous les jours?

Tous les jours. On arrêtait de marcher autour de 16h. C'était l'hiver. C'est sombre à cette heure-là dans le bois. Il fallait monter la tente, faire le sapinage, préparer le terrain. Ça prenait une bonne heure pour monter tout cela. Mes parents le faisaient ensemble. Et moi j'aidais aussi. Ma mère me montrait. Je la suivais et j'étais toujours à côté d'elle. J'ai appris ainsi à trouver le sapinage, à l'apprêter. Je suivais maman tout le temps et c'est ainsi que j'apprenais.

Le lendemain, tu sais un enfant ça dort et moi je dormais dur, je me réveillais et il n'y avait plus de tente. Mes parents m'avaient laissée dormir et avaient détenté. Je ne m'étais aperçue de rien. Ils ont tout ramassé. Il n'y avait que le poêle qui était là encore pour ne pas que j'aie froid. Mon petit déjeuner était servi. Je mangeais puis ma mère m'habillait. Je n'ai jamais eu froid. En plein bois, moins 50, je ne me souviens pas d'avoir eu froid.

C'étaient des journées demandantes et exigeantes?

On marchait! Moi je ne marchais pas parce que j'étais jeune. Ma mère me déposait dans un toboggan. C'est ma mère qui tirait mon toboggan parce que mon père traînait tout le restant. Même si on était dans le bois, mon père était un vrai gentlemen. Il ne voulait pas faire forcer ma mère. Il faisait attention à ma mère. Il gardait les choses les plus lourdes pur lui.

Et une journée ça pouvait se passer en silence?

Assurément. Parce que mon père, lui, il marchait vite. Il était rendu plus loin et il prenait les devants. Ma mère me parlait. Et quand on traversait le lac, en hiver, alors que tu ne vois rien d'autres que des petits arbres au bout de l'horizon... tu gardes silence.

Quand vous étiez tenté, que faisais-tu de tes soirées?

Ma mère, était très créative. Elle travaillait beaucoup dans l'art, l'artisanat. Elle me donnait des plumes. Je pouvais m'amuser avec des plumes de perdrix pendant une longue période. Et avec les pattes de perdrix aussi. Ma mère me faisait un jeu avec une patte de perdrix...tu tires sur le tendon et la patte se lève. Des jouets comme cela, tout simple. Un jour, je voulais une poupée. Ma mère a ramassé une buche. Elle l'a enveloppée dans des langes comme un bébé. Et c'était ma poupée.

Il fallait avoir de l'imagination...

Je crois que les enfants ont beaucoup d'imagination si on le nourrit. Ils peuvent créer leur propre histoire, leurs propres personnages. J'imaginai que ma poupée c'était mon petit bébé, je le prenais, je le lingeais, je le berçais... Je m'amusais de même... Et aussi, on avait des chiens. C'étaient mes amis, mes compagnons, mes amis d'enfance. On avait 6 chiens qui aidaient pour le transport des victuailles et des différentes choses.

C'étaient des journées qui étaient prenantes. Il y avait beaucoup de choses à faire.

Oui, il fallait aussi nourrir les chiens!

Le soir, en marchant, mon père voyait la perdrix blanche et il en tuait pour nourrir les chiens. Mon père leur donnait une fois par jour à manger et c'était le soir.

Les chiens se mettaient en boule après...

Ma mère se demandait toujours pourquoi les non-autochtones devaient manger 3 fois par jour. Où était-ce écrit qu'il fallait manger 3 fois par jour? Nous on ne mangeait pas trois fois par jour. On mangeait quand on avait faim. On s'arrêtait pour manger quand mon père disait avoir le ventre creux. Il pouvait être 10 heures. Parce qu'on partait alors qu'il faisait noir encore, vers 4 heures du matin. On se couchait parfois à 17h, au coucher du soleil... On se levait très tôt. Pendant qu'on était en marche, on voyait se lever le soleil. Ça faisait déjà un bon bout qu'on avait commencé à marcher.

Trouvais-tu que c'était un mode de vie difficile?

Non. La vie c'était ça. C'était la meilleure vie. En voyant tout ce qu'on vit et qu'on fait vivre aux enfants de nos jours, pour moi la meilleure vie c'était ça.

Quand je vis beaucoup de choses difficiles et que ça me bouscule intérieurement, je me mets à penser à mon enfance, et c'était bien, dans le bois, tranquille. On était juste trois et chacun faisait ce qu'il avait à faire.

Vous pouviez être longtemps juste trois... pendant plusieurs semaines, isolés de tout, de la communauté humaine...

Oui, oui quand on arrivait, parce que le territoire est proche du Labrador de Goose Bay. Dans les années 50, ce n'était pas développé. Rendus au territoire de mon père, là où ses parents ont vécu longtemps, une terre ancestrale, lon construisait la tente de manière à ce que ça dure plus longtemps. Parce que mon père allait chasser autour, et nous, ma mère et moi, on restait tenter là. Il y avait beaucoup de territoire à couvrir pour se rendre là, donc ça prenait quelques semaines pour s'y rendre et puis, s'installer.

Il nous laissait parfois toute la semaine, parce qu'il allait chasser. Je restais seule avec ma mère. Juste nous deux. Ma mère faisait tout.

Ça ne te manquait pas d'être en relation avec d'autres personnes?

Non. Non. J'avais mes chiens. Et je m'amusais avec eux. Et moi j'ai eu comme héritage, beaucoup d'imagination. Tu vas me parler de quelque chose et j'imagine comment c'est et comment ça devrait.

Quand mon père revenait du bois, s'il avait pris de la perdrix, il la rapportait pour prendre soin de nous et des chiens. Et pendant ce temps-là, ma mère et moi on pêchait.

Elle m'amenait parfois pour aller chercher la perdrix, le porc-épic. Mais mon père, il faisait la grande chasse, le caribou, le castor, ... tous les animaux pris avec des pièges.

Lui toute sa journée, il la passait à travailler?

Oui, toujours. La seule journée qu'il arrêtait...c'était le dimanche. Jamais il n'allait chasser le dimanche. C'était le jour sacré pour se reposer.

Le samedi, mon père faisait tout pour préparer le lendemain. Il allait chercher de l'eau... parfois pour la semaine. Et il faisait le buchage pour que nous ayons assez de bois. Ma mère, elle, allait changer le sapinage pour que ça soit propre pour le jour de paix, le jour de repos.

Puis le dimanche, c'était la prière. Mes parents priaient beaucoup.

Vous, vous étiez chrétiens?

On était chrétiens depuis toujours... depuis l'arrivée des missionnaires. Mais moi c'est ce que j'ai connu.

Le dimanche, mon père me montrait à lire. Mon père savait lire, c'était un autodidacte.

Il a appris lui-même. Et il m'a appris à lire. C'était la langue innue. Il y avait des petits missels noirs en innu que nous avaient remis les missionnaires. Moi je savais lire déjà quand je suis entrée à l'école. Parce que mon père me l'avait appris.

Quand il prenait ses congés, il était un vrai pédagogue. Il prenait ce temps pour prier et pour enseigner.

On commençait la journée par la prière, après le déjeuner, et papa chantait les cantiques, puis il disait le chapelet. Il lisait la Bible. Ça commençait de même notre journée. Puis mon père se reposait, il ne faisait pas grand-chose. Il mettait ses mains derrière sa tête, bien étendu, et il chantait.

Ma mère faisait à manger et en profitait pour faire un bon repas. Quand on marchait, ce n'était pas de gros repas. On mangeait de la viande séchée qu'on gardait dans des pots. Plus la banique, du pain maison. Il n'y avait pas de légumes à moins 50. Il y avait un peu de sucre, mais juste ça. Au début à l'automne, on avait des fruits sauvages. Ma mère faisait des beignes et des confitures avec ça. On faisait des grands-pères, avec des bleuets sauvages, des framboises...

À Noël on revenait au village, parce que les pensionnaires allaient revenir pour le congé de Noël. Ma mère leur préparait des petits cadeaux. C'était de la viande des bois, avec de la graisse de caribou, de la viande séchée. C'était un cadeau, parce qu'ils n'avaient pas cela au pensionnat. Il n'y en avait pas au village non plus. Il faut que tu chasses pour avoir tout cela. Je préparais les petits cadeaux avec maman. Ça c'est pour ta sœur, ça pour ton frère. On préparait cela ensemble, c'était le fun. Et eux autres le savaient aussi. Et ils attendaient cela. On était 3 semaines ensemble, et ensuite on repartait dans le bois.

Que gardes-tu de précieux de ce temps-là?

Tout. Moi ça m'aide partout, ça, dans ma vie.

Quand je suis trop malheureuse et que je vis trop d'affaires difficiles dans ma vie de maintenant, je me retire dans ma chambre ou dans le petit boisé derrière chez nous, et je me remémore tout ça. Les bons moments qu'on a vécus et comment la vie était. Et je trouve que ça m'aide, ça me donne l'énergie de reprendre où je suis dans le présent, de me ramener dans le présent.

C'est comme une force. Parce que tout était dans la paix, c'était paisible. Je n'ai jamais entendu mes parents se chamailler. Quand ils travaillaient, jamais ils n'échappaient un sacre parce que ça ne marchait pas. Tout le temps dans la paix.

Aujourd'hui on oublie de vivre, de prendre son temps.

Ma vie, avec mes parents, c'était la plus belle vie.

À cause de la paix, de vivre le temps présent, de la proximité avec mes parents.

Et on trouvait le temps de faire plaisir aux autres au retour.

Moi, j'étais choyée d'être tous les jours auprès de mes parents. Mon père c'était un chanteur et il chantait pour moi et pour ma mère. Moi j'aimais ça. C'était sa façon de nous dire qu'il nous aimait, de démontrer son affection.

Ça dû être dur quand est arrivé le pensionnat?

Quand il y a eu la séparation d'avec mes parents, c'était l'enfer pour moi. J'appelle cela l'enfer parce que c'était l'enfer dans ma tête et dans mon cœur. Ils ont tout détruit mon univers en une fraction de secondes. Toute la paix qui était à l'intérieur de moi a été perturbée. C'est qui eux autres? Qu'est-ce qu'ils vont dire? Ce n'est pas mes parents.

Pourquoi ils sont là? C'est triste, ça me fait quelque chose quand je pense à cela, comment je me sentais.

Quand je n'étais plus auprès de mes parents, je sentais cela comme un abandon, un rejet. Quand je pleurais, on me disait d'arrêter de pleurer : « tes parents ne sont plus là et ils ne reviendront pas même si tu pleures ta vie! »

J'avais le droit de pleurer, je vivais une terrible séparation.

Aujourd'hui, que vous dire pour toi de « se déposer »?

Même maintenant, je ne suis pas quelqu'un qui est capable de rester à une place.

J'aime découvrir. Mon enfance c'était ça découvrir.

Je me dépose en regardant la rivière, la glace, les arbres, la vie, c'est beau tout cela.

Quand je pêche, je me dépose. Tu ne sais pas quand est-ce qu'il va mordre ton poisson.

Alors tu attends. Tu regardes autour de toi. Tu découvres une montagne ...tu réfléchis.

Surtout à l'automne, quand la glace se forme. Tout est transparent. Il n'y a que la glace.

C'est magnifique!

Si tu avais à faire des souhaits pour la génération d'aujourd'hui, qu'est-ce que tu leur dirais?

Retourner dans leur source, parce qu'on a perdu notre identité. Je suis la dernière de cette génération qui faisait le chemin jusqu'aux terres ancestrales. Je suis la dernière parce les générations suivantes n'ont jamais fonctionné de même.

Quand j'ai commencé ma vie adulte ça m'a aidé, j'étais forte. Malgré tout ce que j'ai vécu, j'ai été capable de faire quelque chose de bien pour moi.

« Se brancher à leur source », ça veut dire quoi pour toi?

En ce moment on vit la perte d'identité. On ne sait plus qui on est.

Moi, ce que j'ai appris de mes parents, c'est la source la plus merveilleuse. La pire chose c'est le pensionnat. Je vois tout de suite la différence.

Avec mes enfants, je leur raconte mon histoire autour d'un repas. Je leur parle de la vie, la vraie. On a beaucoup trop exigé de la jeune génération. On les oblige à performer, à réussir. Ce n'est pas ça la vie. C'est que tu sois bien dans la vie.

J'ai de l'audace. Même si c'est trop dur, je vais le faire. Si j'ai un blocage, je me ressaisis parce que ma mère me l'a montré.

Ma mère disait : On va partir de Jésus. Quand il a eu sa mort et sa résurrection... tout cela a pris 3 jours. Quand tu vis des affaires difficiles, mets-toi trois jours pour le régler. Tu y penses quand tu le vis, comment faire pour t'en sortir. Et après cela tu fais ton action. 3 jours. Et ça marche!

Ne laisse pas les choses trainer. Jésus a pris 3 jours... c'est un exemple dans notre vie.

Il faut prendre le temps de mourir à quelque chose pour que la vie renaisse.

Je le dis à mes amis, à ceux et celles qui vivent près de moi : quand tu rencontres un mur, mets 3 jours pour le régler. Comme Jésus. Ce n'est pas facile.

La mort et la résurrection c'est très chrétien.

J'en ai vécu des affaires intenses. Mais il ne faut pas en avoir honte. Il faut s'arrêter, mourir à quelque chose qui ne nous nourrit pas, se déposer, et agir pour plus de vie.

Aurais-tu des suggestions à faire à nos lecteurs, comme un plan d'action, si vous voulez vous déposer, retrouver la paix, essayer cela cet été?

Prends du temps pour aller dans la nature, prendre une marche, aller t'asseoir... près de la mer. Ça a toujours marché. Tu te déposes là, dans le calme et tu penses à toi, tu révises ta vie.

C'est sûr, il y a quelque chose de fort et de profond qui vient par l'énergie de la mer, ou de la montagne, ou de la forêt, d'un arbre, ou de t'asseoir par terre, dans le foin ou en plein bois... Tu regardes la vie sous toutes ses formes. Mes parents sont morts âgés parce qu'ils avaient toujours cette paix en eux, en dedans d'eux. Même à travers des tragédies. Ma mère avait 96 ans à son décès, et mon père 87 ans. La vie de nomades ne les a pas tués.

Moi j'ai un grand terrain derrière chez nous. J'y ai planté ma tente. Et je passe des journées là, l'été. Mes enfants et mes petits enfants viennent s'y abriter, ils font des petits feux et ils aiment ça.

J'y fais de l'artisanat, je peins, quand je suis toute seule je m'étends, je me repose, je rêve dans mes souvenirs. J'entends le vent dans les feuilles et je retourne auprès de mes parents dans mes pensées.

Il faut se déposer dans le silence. De nos jours, le silence fait peur. Mais si on l'apprivoise, ça amène du bon. Le bon Dieu ne vient pas dans le tracas, mais dans le silence, et il apporte le bien-être.

Se déposer, c'est s'arrêter dans le silence, toute seule, avec soi... entouré de la miséricorde de Dieu.